
Les langues autochtones au Canada

MUSÉE CANADIEN DES LANGUES

Le Musée canadien des langues
Glendon Gallery, Collège Glendon
2275 Bayview Avenue
Toronto (Ontario) M4N 3M6

Imprimé à l'aide du
Centre d'études canadiennes Robarts
Université York, Toronto, Canada

© 2020, Musée canadien des langues

Auteur : Will Oxford
Éditrice : Elaine Gold
Traducteurs : Joanie Gaudreau, Dafna Godovich et Jean-François St-Arnault

Le texte de syllabes crie sur la couverture, composé par Chris Harvey, vient d'un discours intitulé « *Speaking Cree and Speaking English* » (Parler cri et parler anglais) de Sarah Whitecalf, publié dans *kinêhiyâwiwininaw nêhiyawêwin / The Cree Language is Our Identity: The La Ronge Lectures of Sarah Whitecalf (kinêhiyâwiwininaw nêhiyawêwin / La langue crie est notre identité : Les discours de Sarah Whitecalf)*, University of Manitoba Press, 1993, éd. par H.C. Wolfart et Freda Ahenakew.



ROBARTS
CENTRE FOR CANADIAN STUDIES

Table des matières

Préface	iii
1 Quelques notes sur l'étude des langues autochtones	1
1.1 La terminologie concernant les peuples et les langues autochtones	1
1.2 Le nom des langues autochtones spécifiques.....	2
1.3 Éviter les fausses idées sur les langues autochtones.....	3
2 Les familles de langues autochtones au Canada	4
2.1 La famille des langues inuites.....	7
2.2 La famille des langues na-dénées	9
2.3 La famille des langues algonquiennes.....	10
2.4 La famille des langues iroquoiennes	13
2.5 La famille des langues siouennes.....	13
2.6 Les langues de la région Pacifique nord-ouest	14
2.7 Les langues non classées	16
3 Les propriétés grammaticales des langues autochtones	17
3.1 L'animéité	17
3.2 Les deux « nous ».....	18
3.3 L'incorporation des noms	19
3.4 Les verbes classificatoires	20
3.5 L'obviation.....	20
3.6 Les marqueurs évidentiels.....	22
4 Écrire les langues autochtones	23
4.1 L'écriture romaine.....	24
4.2 L'écriture syllabique	25
5 Les langues autochtones en contact	27
5.1 Le contact entre langues autochtones.....	27

5.2	Les contacts entre langues autochtones et européennes	29
5.2.1	L'emprunt.....	29
5.2.2	Le mélange des langues	30
6	Le statut actuel des langues autochtones.....	31
6.1	Le maintien et la disparition des langues	31
6.2	Les causes de disparition des langues	33
6.3	Les pensionnats indiens et le changement de langue.....	34
6.4	La préservation et revitalisation des langues.....	35
7	Résumé.....	36
	Références	38

Préface

Ce livret est une introduction à l'étude linguistique des langues autochtones parlées au Canada. Les sujets suivants seront abordés :

- L'étude des langues autochtones d'une manière éclairée et respectueuse;
- La distribution géographique des langues autochtones au Canada;
- Quelques propriétés structurelles intéressantes de ces langues;
- Les systèmes d'écriture utilisés par les langues autochtones;
- Le contact entre les langues autochtones et non autochtones;
- L'état actuel des langues autochtones au Canada.

Will Oxford a originalement écrit ce livret comme chapitre d'un projet de manuel linguistique qui, par la suite, a changé de focus. Le chapitre a été édité par Elaine Gold pour l'adapter à un plus grand public. Nous sommes très reconnaissants envers les éditeurs du manuel, John W. Schweiter et Joyce Bruhn de Garavito, ainsi qu'aux réviseurs anonymes pour leurs remarques. Ce livret a été imprimé grâce à la participation du Centre des études canadiennes Robarts de l'Université York.

1 Quelques notes sur l'étude des langues autochtones

Le français et l'anglais sont les langues les plus parlées à travers le Canada aujourd'hui, mais cela n'a pas toujours été le cas. Avant l'arrivée des Européens, le territoire qui constitue actuellement le Canada abritait un riche paysage de langues autochtones diverses. Cette diversité linguistique existe toujours aujourd'hui, mais est menacée. Dans ce chapitre, nous abordons l'étude des langues autochtones d'une manière respectueuse et éclairée en tenant compte d'une terminologie réfléchie et en dissipant de possibles fausses idées.

1.1 La terminologie concernant les peuples et les langues autochtones

En français, il existe plusieurs mots pour désigner les peuples autochtones qui incluent *indien*, *amérindien* et *autochtone*. Le mot *indien* est aujourd'hui considéré comme désuet et insultant au Canada, et les personnes non autochtones devront l'éviter. Cependant, quelques personnes et groupes autochtones continuent de l'utiliser.

Les opinions concernant l'usage des termes *indien*, *amérindien* et *autochtone* ont changé au fil du temps. Le terme *autochtone* est inclus dans l'article 35 de la Loi constitutionnelle du Canada (1982), qui précise que « peuples autochtones du Canada s'entend notamment des Indiens (Premières Nations), des Inuits et des Métis. »

Autochtone n'est pas seulement un terme utilisé au Canada, mais aussi mondialement. Par exemple, la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones a été adoptée en 2007. En 2011, le ministère des Affaires indiennes et du Nord Canada est devenu le ministère des Affaires autochtones et Développement du Nord Canada, puis en 2015 le ministère des Affaires autochtones et du Nord Canada. Le terme *autochtone* sera utilisé dans ce livret.

1.2 Le nom des langues autochtones spécifiques

Le terme *autochtone* est un mot général qui inclut plusieurs groupes de langues et de peuples. L'usage de ce terme est parfois critiqué, parce que c'est une description des peuples autochtones du point de vue des Européens qui ont colonisé les terres. Lorsque c'est possible, il vaut toujours mieux utiliser des mots plus spécifiques qui distinguent une nation autochtone d'une autre et les variations sont nombreuses.

Certaines reflètent l'existence de deux noms pour un seul groupe ou langue ethnolinguistique. Un **endonyme** est le mot utilisé par les membres d'un groupe pour se désigner. Par exemple, les Allemands, les Finlandais et les Japonais appellent leurs langues nationales *Deutsch*, *Suomi* et *Nihongo* respectivement. Ce sont des endonymes. Un **exonyme** est un mot utilisé par ceux qui ne font pas partie dudit peuple pour désigner ce groupe ou cette langue. Par exemple, en français, on appelle ces langues *l'allemand*, *le finnois* et *le japonais*. Ce sont des exonymes.

Beaucoup de langues autochtones au Canada ont été désignées en français et en anglais par des exonymes en plus des endonymes utilisés par les locuteurs eux-mêmes. Voici quelques exemples dans le tableau 1 :

Endonyme	Exonyme
Nuu-chah-nulth	Nootka
St'át'imcets	Lillooet
Nakota	Assiniboine
Tł̓ch̓q̓ Yatì	Flancs-de-Chien
Innu	Montagnais

Tableau 1. Quelques endonymes et exonymes pour des langues autochtones au Canada

Dans certains cas, il existe plusieurs endonymes ou exonymes. Un tel exemple est la langue *crie* en français, qui comprend un endonyme différent pour chacun de ses dialectes : les locuteurs du cri des plaines appellent leur langue *nêhiyawêwin*, les locuteurs du cri des bois l'appellent le *nîhithawîwin*, et ainsi de suite. Un exemple à plusieurs exonymes est un dialecte du *Anishinaabemowin* qui est parlée sud du lac Supérieur, connu en français comme *l'ojibwé du sud-ouest* ou le *chippewa*.

Avec le temps, les endonymes se multiplient. Par exemple, dans les années 1980, le mot *montagnais* était utilisé dans les articles linguistiques tandis que ceux des années 2000 emploient le mot *innu* pour désigner la même langue. Toutefois, aucune règle ne spécifie que les endonymes sont préférables, car il existe toujours des exonymes courants. Il vaut toujours mieux employer les mots que les membres d'un groupe emploient quand ils s'expriment en français ou en anglais. Dans ce livret, les langues seront identifiées par le terme le plus couramment utilisé dans la littérature linguistique et autres appellations seront mentionnées en parenthèses (ex. Ṭḥcḥ Yaṭi (Flancs-de-Chien)).

Les origines complexes des exonymes

L'histoire des exonymes peut être compliquée. Les peuples algonquiens de ce qui est aujourd'hui le Midwest américain désignaient les Sioux voisins par l'exonyme *Winnebago* « le peuple des eaux fétides ». Les locuteurs anglais ont directement emprunté cet exonyme. Les locuteurs français ont, en plus, (mal) traduit ce terme, par l'exonyme peu appétissant des *Puants*. Les deux exonymes sont très différents de l'endonyme utilisé par le peuple lui-même, Hooc̣aḳ (ou *Ho-Chunk*). Les linguistes ont maintenant adopté cet endonyme.

1.3 Éviter les fausses idées sur les langues autochtones

Avant d'explorer en détail les langues autochtones du Canada, certains faits essentiels doivent être abordés dans le but d'éviter de potentielles fausses idées.

Les langues autochtones ne sont pas primitives. Avant le 20^e siècle, les langues autochtones étaient perçues comme étant simples ou primitives, même par les chercheurs. Nous savons maintenant que c'est complètement faux. Les langues autochtones disposent du même niveau de complexité et de sophistication que toutes les autres langues. Elles sont aussi sujettes aux mêmes principes de structure et de changement qui s'appliquent à toutes les langues du monde entier. Pour ceux qui ont encore des doutes sur la complexité des langues autochtones, il existe une simple façon de se convaincre : apprenez-en une ! Toute personne qui l'essaye oubliera rapidement cette notion de simplicité !

Les langues autochtones sont encore vivantes. Inutile de nier que les langues autochtones sont dans une position précaire. Pour quelques-unes, il ne reste plus aucun locuteur qui la parle couramment et d'autres ne sont parlées que par quelques anciens. Néanmoins, elles ne sont pas complètement éteintes. Une dizaine de langues autochtones sont toujours parlées au Canada et certaines, comme le cri, l'inuktitut et l'oïjibwé, comptent des milliers de locuteurs. Bien que le danger qui pèse sur ces langues soit important, il ne faut pas que leur disparition fasse oublier leur existence. Les langues autochtones continuent de jouer un rôle primordial dans des communautés partout au pays.

Les langues autochtones sont nombreuses. Une rapide recherche sur Internet démontre que de nombreuses personnes posent des questions comme « Quel est le mot indien pour bison? » ou « Quel est le mot autochtone pour femme? » Même si ces questions sont bien intentionnées, elles reposent sur l'idée fausse que tous les autochtones parlent la même langue. Pour réaliser l'erreur, il suffit de remplacer le mot *indien/autochtone* par *européen* dans les questions ci-dessus. Il n'existe pas plus de mot autochtone que de mot européen pour *femme*. L'Europe compte de nombreux groupes ethnolinguistiques, chacun avec son propre vocabulaire, tout comme l'Amérique du Nord autochtone.

Les langues autochtones comprennent une grande diversité. En plus d'être nombreuses, les langues autochtones sont aussi diverses. Au Canada uniquement, il existe huit familles de langues autochtones qui *n'ont aucun lien entre elles* (Campbell 1997; Mithun 1999). Les langues autochtones provenant de familles différentes sont tout aussi éloignées que l'anglais et le mandarin. Par exemple, le cri des plaines, parlé en Alberta et en Saskatchewan, n'a que dix sons consonantiques distincts, tandis que le St'át'imcets (Lillooet), parlé en Colombie-Britannique, en comprend 44.

2 Les familles de langues autochtones au Canada

Les langues autochtones au Canada appartiennent à huit familles de langues différentes, en plus de trois langues additionnelles non classifiées. La liste complète des familles de langues est donnée dans le tableau 2. Pour chacun des groupes en gras dans le tableau, la carte de l'illustration 1 montre la

distribution géographique approximative au moment du premier contact avec les Européens. Même si la carte montre seulement le Canada, il faut savoir que la frontière canado-américaine est peu pertinente pour la distribution des peuples autochtones et plusieurs groupes de langues se prolongent au-delà de la frontière.

Le tableau 2 indique aussi le nombre de locuteurs par groupe de langues qui le parlent comme langue maternelle, constaté par le recensement de 2016. Les linguistes se montrent généralement sceptiques envers ces chiffres, car le fait d'avoir une langue pour langue maternelle ne signifie pas pour autant qu'elle est parlée couramment. Dans certains cas, des linguistes qui travaillent dans des communautés autochtones ont donné des estimations qui renvoient les chiffres à la baisse. Par exemple, the recensement de 2016 indique 585 locuteurs de l'halkomelem (une langue salishenne), mais selon l'avant-propos d'un dictionnaire récent (Galloway 2009), seules 62 personnes l'ont comme langue maternelle et le parlent couramment. Cependant, les chiffres du tableau 2 demeurent utiles comme une indication de l'importance relative de chaque famille.

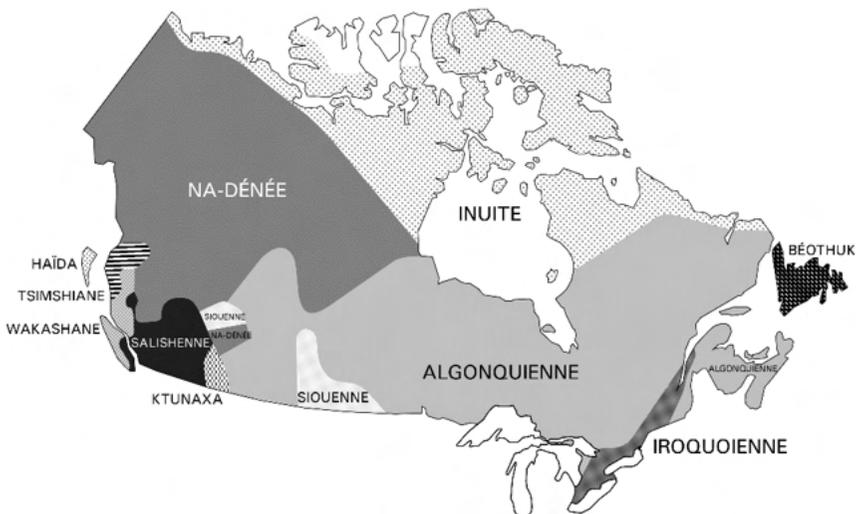


Illustration 1. Distribution approximative des groupes de langues au moment du premier contact avec les Européens (selon Goddard 1999)

Groupe de langues		Locuteurs
La famille inuïte		37 715
La famille na-dénée	La famille dénée	18 775
	La langue tingit	120
La famille algonquienne		143 885
La famille iroquoïenne		1 485
La famille siouenne		4 600
La région Pacifique nord-ouest	La famille salishenne	2 865
	La famille wakashane	1 065
	La famille tsimshiane	1 725
Unclassified languages	L' haïda	130
	Le ktunaxa	120
	Le béothuk	(éteint)

Tableau 2. Groupes de langues autochtones et leurs locuteurs au Canada (recensement de 2016)

Aucun lien génétique n'a été établi entre les langues énumérées dans le tableau 2. Par exemple, les familles algonquienne et siouenne sont aussi loin l'une de l'autre que les familles indo-européenne et finno-ougrienne en Europe.

Les relations à distance

La recherche de parents génétiques des langues autochtones a mené à des propos surprenants. La suggestion que les langues na-dénées de l'Amérique du Nord (par ex. le dène sūliné, parlé dans le nord-ouest du Canada) et les langues sino-tibétaines de l'Asie (par ex. le chinois) aient un ancêtre commun a été présentée plusieurs fois. Cependant, peu de linguistes prennent cette proposition au sérieux de nos jours.

Cela ne veut pas dire, toutefois, que les relations génétiques lointaines sont impossibles. Il a été prouvé que les groupes de langues autochtones suivants (regardez leurs emplacements dans l'illustration 1) sont sans doute liés à des langues éloignées géographiquement :

- Les langues **inuïtes** appartiennent à la même famille que la langue yupik de Sibérie.

- Les langues **algonquiennes** appartiennent à la même famille que le yurok et le viyot, parlés sur la côte californienne située à plus de 1500 kilomètres de la langue algonquienne la plus proche.
- La famille de langues **na-dénées**, qui pourrait sembler limitée au nord du Canada dans l'illustration 1, inclut en réalité plusieurs langues du sud-ouest des États-Unis, comme le navajo et l'apache.

Des preuves récentes soutiennent l'existence d'un lien entre les langues na-dénées de l'Amérique du Nord et les langues ienisseïennes de la Sibérie centrale (Vajda 2010). Si cette théorie est établie, ce sera la relation génétique la plus éloignée entre deux langues de l'Amérique du Nord et d'Asie. Cette théorie n'est pas encore confirmée, mais les réponses initiales des linguistes ont été généralement positives.

Les sections suivantes présentent chacun des groupes linguistiques autochtones au Canada, dans le même ordre que dans le tableau 2, plus ou moins du nord au sud et d'est en ouest.

2.1 La famille des langues inuites

Les langues inuites forment une chaîne de dialectes étroitement apparentés parlés dans tout le Grand Nord canadien, jusqu'en Alaska et au Groenland. Au Canada, les dialectes inuits sont souvent appelés inuktitut, mais ce terme est parfois utilisé de manière plus spécifique pour désigner uniquement les dialectes de l'Est. En guise d'exemple du degré de variation des dialectes inuits, le tableau 3 démontre la prononciation des mots « maison » et « matin » dans divers dialectes.

	Siglitun (T.N.-O.)	Aivilik (Nunavut)	Baffin Nord (Nunavut)	Nunavik (Québec)	Nunatsiavut (Labrador)
« maison »	iglu	iglu	iglu	illu	illuk
« matin »	ublaaq	ublaaq	ullaaq	ullaaq	ullaak

Tableau 3. Variations dialectales inuites (Dorais 2010)

Les langues inuites demeurent largement parlées au Canada. Le recensement canadien de 2016 rapporte que 37 715 personnes ont une langue

inuite comme langue maternelle, ce qui en fait la deuxième famille de langues autochtones la plus parlée au Canada, derrière la famille des langues algonquiennes. Au Nunavut, où l'inuktitut et l'inuinnaqtun sont reconnus comme langues officielles, 65 % de la population déclare une langue inuite comme langue maternelle, selon le recensement de 2016.

Les langues inuites possèdent des systèmes sonores relativement simples. Elles disposent de trois voyelles de base, /i a u/, lesquels peuvent être courtes ou longues (p. ex. /a/ ou /aa/), ainsi qu'un inventaire de près de 15 consonnes (selon les dialectes). Une particularité notable de cet inventaire de consonnes réside dans le contraste entre l'occlusive vélaire du /k/ et du /q/; le /q/ étant décrit comme une occlusive uvulaire qui se prononce plus en arrière-bouche que le /k/. Ce contraste est l'unique différence entre les mots *kimmik*, « talon » et *qimmik*, « chien » dans le dialecte nunatsiavut.

Les langues inuites sont de type hautement **polysynthétique**, ce qui veut dire qu'un grand nombre d'informations peuvent être rassemblées en un seul mot. Plusieurs phrases complexes en français peuvent être exprimées en un seul mot inuit, comme le démontrent les exemples suivants (1) (Compton, 2012) :

(1) a. *Niringuagasuarumajuq.*

niri -nngua -gasua -ruma -juq
 manger -prétendre -essayer -vouloir -il/elle
 « Il/Elle veut essayer de prétendre manger. »

b. *Igluutuinnarumajunga.*

iglu -liu -tuinna -ruma -junga
 maison -fabriquer -seulement -vouloir -je
 « Je veux seulement fabriquer des maisons. »

Avant de passer à la famille linguistique suivante, une précision semble importante en ce qui a trait aux langues inuites. On entend souvent : « Les Inuits ont 100 mots pour dire *neige*. » Étant donné l'environnement dans lequel évolue le peuple inuit, une telle propension peut sembler vraisemblable, mais dans les faits, reflète-t-elle la réalité? Certains linguistes sont d'avis que ce n'est pas le cas, puisqu'on ne peut retrouver que deux ou trois racines distinctes pour le mot *neige* dans de nombreux dialectes inuits. Le dialecte groenlandais occidental, par exemple, en possède seulement deux : *qanik*, « neige dans l'air », et *aput*, « neige sur le sol » (Martin 1986;

Pullum 1989). D'où vient donc cette idée de « 100 mots inuits pour dire le mot *neige* »? Cela pourrait s'expliquer par la riche morphologie des langues inuites qui permet aux racines du mot *neige* de fusionner avec d'autres morphèmes pour créer une multitude de mots plus complexes. Cependant, comme le démontre l'exemple ci-dessus (1), ces mots complexes ont plus à voir, dans la langue française, avec des phrases qu'avec des mots. Ainsi pouvons-nous remettre en question la pertinence de comparer le nombre de mots entre deux langues, puisque les structures de chacune d'entre elles sont simplement trop différentes : ce qui compte pour un mot en français est complètement différent de ce qui compte pour un mot en inuit.

2.2 La famille des langues na-dénées

Les langues na-dénées sont parlées dans une région située juste au sud de celles où l'on parle les langues inuites, et ce, sur un large territoire qui comprend le Yukon, les Territoires-du-Nord-Ouest et les quatre provinces de l'Ouest canadien. Deux branches de la famille des langues na-dénées sont représentées au Canada. L'une d'elles est constituée des langues dénées (ou athapascanes), l'autre d'une seule langue, le tlingit, parlée le long de la côte Pacifique.

Parmi les 17 langues na-dénées parlées au Canada, la plus largement utilisée est la langue dène sūlinée (chipewyan), laquelle comptait 11 325 locuteurs, selon le recensement canadien de 2016, ce qui lui donne la quatrième place des langues autochtones les plus parlées au Canada, après la langue crie, l'inuktitut et la langue ojibwée. Les autres dialectes de la même famille, parlés par plus de 1000 locuteurs, sont le T̥h̥q̥ Yatì (Flancs-de-chien), le Dene Dháh/Sahtúot'ı̄ne Yatı̄ (Esclaves), et le Dakelh (Porteurs). De l'autre côté du spectre, plusieurs de ces langues sont gravement menacées d'extinction. CBC News faisait état de la situation de la langue tsuut'ina (Sarsi) qui, en 2011, était parlée couramment par seulement 50 et dont le plus jeune était âgé de 60 ans.

Les langues na-dénées possèdent des systèmes sonores complexes. En T̥h̥q̥ Yatì (Flancs-de-chien), par exemple, nous retrouvons 16 voyelles et 37 consonnes. Les voyelles peuvent être longues ou courtes, nasales ou orales. Ainsi, le son court /a/, le son court et nasal /ã/, le son long /a:/ et le son long nasal /ã:/ sont tous des sons vocaliques distincts les uns des autres. Cette langue fait aussi la distinction entre une tonalité basse (identifiée par le

symbole `) et la tonalité haute (sans symbole). La différence de tonalité sur la voyelle finale est la seule chose qui distingue les paires de mots données en exemple dans le tableau 4.

xàt'a	« envoler »	xàt'à	« être retiré »
dii	« ceci »	diì	« maintenant »
gots'q̣	« de »	gots'q̣̣	« vers »

Tableau 4. Contrastes des tonalités dans la langue Ṭḥq̣ Yatì (Marinakis 2003)

Les langues na-dénées sont reconnues pour l'ajout d'un grand nombre de préfixes aux verbes. Une analyse identifie 24 créneaux distincts pour les préfixes! L'usage prolifique de préfixes est illustré dans cette forme verbale (2) tirée de la langue kaska (O'Donnell 2004). Celle-ci contient neuf préfixes ajoutés à la racine *tan*, « regarder », qui se retrouve à la toute fin du verbe.¹

- (2) *Meganégenhtan.*
 me- ga- né- ge- n- h- tan
 3.OBJ.SG- à- distribue- 3.SUJ.PL- humeur- classeur- regarder
 « Ils le/les regardent. »

2.3 La famille des langues algonquiennes

Les langues algonquiennes sont parlées sur un territoire situé au sud de celui des familles de langues inuites et na-dénées. Comme pour ces deux autres familles, le territoire occupé par les langues algonquiennes s'étend sur de grandes étendues au Canada : du bord des montagnes Rocheuses jusqu'à la côte atlantique (ainsi qu'en plusieurs endroits aux États-Unis). Cinq langues algonquiennes sont toujours parlées au Canada : le cri, l'ojobwé, le mi'gmaq, le

¹ Cet exemple, à l'instar de plusieurs autres apparaissant dans ce livret, contient des abréviations qui connotent les fonctions de certains morphèmes. Toutes les abréviations importantes seront expliquées avec l'exemple. Dans l'exemple (2), les abréviations suivantes signifient : 1 = première personne, 2 = deuxième personne, 3 = troisième personne, Ø = segment épenthétique, DET = déterminant, FACT = humeur factuelle, INSTR = cas instrumental, NSF = nom suffixe, NsS = sujet neutre singulier, OBJ = objet, OBV = obviatif, PL = pluriel, PONCT = aspect ponctuel, PROX = proximatif, SG = singulier, SUJ = sujet.

pied-noir et le malécite passamaquoddy. Deux autres langues algonquiennes, le munsee delaware et l'abénaquis occidental n'ont plus que quelques locuteurs natifs vivants au Canada, s'il en reste.

La langue crie, qui possède le plus grand nombre de locuteurs de toutes les langues autochtones au Canada, compte plus de 100 000 locuteurs présents dans six provinces, selon le recensement de 2016. La langue ojibwée est parlée par près de 30 000 locuteurs au Canada, auxquels s'ajoutent ceux des États-Unis. Les langues crie et ojibwée consistent en plusieurs dialectes chacune, lesquels se trouvent dans le tableau 5. Certains de ces dialectes, tels l'innu ou l'oï-cri sont si caractéristiques qu'ils sont quelquefois considérés comme des langues à part entière.

Dialectes cris innus naskapis	Dialectes ojibwés
Cri des plaines (AB, SK)	Saulteaux (SK, MB)
Cri des bois (SK, MB)	Ojibwé de Lac Seul (MB, ON)
Cri des marais (SK, MB, ON)	Oï-cri (MB, ON)
Cri de Moose (ON)	Ojibwé du Sud-Ouest (MB, ON)
Atikamekw (QC)	Ojibwé central (ON)
Cri de l'Est (QC)	Odawa (Ottawa) (ON)
Naskapi (QC, NL)	Ojibwé de l'Est (ON)
Innu (Montagnais) (QC, NL)	Algonquin (ON, QU)
	Nipissing (ON, QU)

Tableau 5. Les dialectes cri-innu-naskapi et ojibwé (MacKenzie 1980; Rhodes 2006)

Les autres langues algonquiennes au Canada ont moins de locuteurs, mais leur nombre est encore relativement élevé : le mi'gmaq est parlé par 8030 locuteurs dans les provinces maritimes, le pied-noir, par 3250 en Alberta, et le malécite, par environ 500 locuteurs au Nouveau-Brunswick (auxquels s'ajoutent les locuteurs du dialecte passamaquoddy, proche parent du mi'gmaq, qui vivent aux États-Unis). Le tableau 6 survole les disparités des mots « femme » et « deux » dans différents dialectes de langue algonquienne au Canada.

2.4 La famille des langues iroquoiennes

Les langues iroquoiennes sont parlées autour de la région des Grands Lacs et dans la vallée du Saint-Laurent, et plus au sud, aux États-Unis. Six langues iroquoiennes sont en usage au Canada : le sénéca, le cayuga, l'onondaga, l'oneida, le mohawk et le tuscarora. Le cherokee, parlé dans le sud-est des États-Unis, fait aussi partie de cette famille.

De toutes les langues iroquoiennes, le mohawk est la seule possédant un nombre de locuteurs raisonnable : 1295, selon le recensement de 2016. Les autres langues sont largement menacées d'extinction. Le cayuga, par exemple, était récemment estimé posséder seulement 60 locuteurs natifs (Dyck et Kumar 2012).

Comme leurs voisines, les langues algonquiennes, les langues iroquoiennes ont des systèmes sonores relativement simples. Deux des propriétés caractéristiques des systèmes sonores iroquoiens sont les voyelles nasales et l'absence de consonnes formées avec les lèvres, telles que /p/ ou /f/.

Les langues iroquoiennes, de la même façon que les autres familles décrites, ont des structures de mots complexes. Celle-ci est illustrée dans la phrase onondaga de l'exemple (4), laquelle consiste en un seul mot composé de sept morphèmes (Barrie et Albiou 2008).

- (4) *Waʔthyadadyódyahdeʔ.*
 waʔ- t- hy- atat- yótya -ht -éʔ
 factuel- dualique- 3.dual- réflexif- rire -cause -ponctuel
 « Ils (deux personnes) se font rire l'un et l'autre »

2.5 La famille des langues siouennes

La famille des langues siouennes est circonscrite dans la région des Grandes Plaines, s'étendant sur une large partie du centre des États-Unis, jusqu'à une plus petite, dans les prairies canadiennes. Cette famille possède plusieurs branches, mais les trois langues siouennes parlées au Canada appartiennent à la branche dakota : le nakoda (stoney), parlé en Alberta, le nakota (assiniboine), parlé en Saskatchewan, et le dakota-lakota (sioux), parlé en Saskatchewan et au Manitoba.

La langue dakota-lakota est en fait une chaîne de trois dialectes : le lakota (teton), le dakota de l'Ouest (yankton-yanktonai) et le dakota de l'Est (santee-

Plus de la moitié de toutes les langues autochtones au Canada sont en fait parlées en Colombie-Britannique.

Cette section décrit trois familles de langues qui se parlent le long de la côte du Pacifique : la famille salishenne, la famille wakashane et la famille tsimshianique, dont les branches parlées au Canada sont dénombrées dans le tableau 8. Ces familles sont parfois regroupées sous l'appellation des langues du Pacifique nord-ouest, une catégorie inexistante dans les faits puisque ces langues ne partagent aucun ancêtre commun. Même si, des caractéristiques similaires peuvent être remarquées entre elles aujourd'hui, celles-ci sont dues au contact prolongé, au bilinguisme et aux emprunts (Thomason 2000).

Familles des langues salishennes	Familles des langues wakashanes	Familles des langues tsimshianiques
Nuxalk (Bella Coola)	Haisla	Sm'algyax
Comox-Sliammon	Heiltsuk-Oowekyala	(Tsimshian de la côte)
Halkomelem	Kwa'kwala (Kwakiutl)	Sgüüxs
SENĆOTEN (Saanich)	Nuu-chah-nulth	(Tsimshian du Sud)
Sháshíshálhem (Sechelt)	(Nootka)	Gitksan
Skw̓w̓w̓ú7mesh (Squamish)	Ditidaht (Nitinaht)	Nisga'a
S'tát'imcets (Lillooet)		
Nl̓eʔkepmxcin (Thompson)		
Secwepemctsin (Shuswap)		
Nsyilxcen (Okanagan)		

Tableau 8. Langues de la région Pacifique nord-ouest

Un grand nombre de langues n'équivaut malheureusement pas à un grand nombre de locuteurs natifs. Au Canada, le recensement de 2016 dénombre 2865 locuteurs de la langue salishenne, 1065 locuteurs de la langue wakashane et 725 locuteurs de la langue tsimshianique. Pour nombre d'entre elles, les rares locuteurs natifs sont des personnes âgées.

Les langues de la région Pacifique nord-ouest sont reconnues pour la complexité de leurs systèmes sonores. La plupart possèdent un large éventail de consonnes. La langue s'tát'imcets par exemple, possède 44 sons consonantiques distincts. La structure des syllabes est aussi complexe : un regroupement de nombreuses consonnes est permis, de sorte que certains mots ne contiennent pas de voyelle du tout. Le tableau 9 offre quelques exemples de mots sans voyelle dans la langue nuxalk (Bella Coola).

qstx	« retire-le »	sps	« vent du nord-est »
c'ktc	« je suis arrivé là »	xscč'	« je ne suis pas gras »
q'psttx	« goûtes-y »	qs	« tirer »
sq'wx	« sauter »	łx ^w tłcx ^w	« tu m'as craché dessus »

Tableau 9. Mots sans voyelle dans la langue nuxalk (Gibson 1995)

2.7 Les langues non classées

Un isolat est une langue pour laquelle on ne connaît aucun parent. En plus des familles de langues discutées précédemment, les langues autochtones du Canada comprennent aussi les isolats haïda et ktunaxa. L'**haïda** est la langue maternelle de moins de 75 personnes à Haida Gwaii, autrefois désignées sous le nom des îles de la reine Charlotte, au large de la côte de la Colombie-Britannique. On a cru autrefois que l'haïda faisait partie de la famille des langues na-dénées, ce qui est maintenant démenti. Le **ktunaxa** (**kutenai**) est la langue maternelle de moins de 100 personnes vivant dans les montagnes Rocheuses, dans le sud-est de la Colombie-Britannique. Bien que le ktunaxa partage quelques caractéristiques avec ses voisins le salishan et les langues algonquiennes, aucune relation génétique n'a été établie entre eux (Dryer 2007).

Une troisième langue non classée, le **béothuk**, était à l'origine parlée à Terre-Neuve. La dernière locutrice béothuk est décédée en 1829. Malheureusement, la langue est tellement mal documentée qu'il nous est aujourd'hui impossible de déterminer de quelle famille elle faisait partie. L'hypothèse la plus crédible est qu'elle faisait partie de la famille des langues algonquiennes, mais en raison de la médiocrité des archives, il est fort peu probable que nous en ayons la confirmation un jour (Goddard 1979). Par exemple, pour illustrer la pauvreté de la documentation du béothuk, portons un regard sur les archives contenant deux formes du terme signifiant « un », *gathet* et *yazeek*, chacune étant répertoriée par un anglophone différent. Goddard (1979) est d'avis qu'il s'agit ici de deux tentatives infructueuses d'écrire le même mot béothuk!

3 Les propriétés grammaticales des langues autochtones

La diversité des langues autochtones au Canada rend impossible l'analyse de celles-ci dans un ensemble systémique. En ce qui concerne leurs systèmes sonores, celles-ci forment un large éventail allant d'une haute complexité (langues du Pacifique nord-ouest et na-dénés), jusqu'à une simplicité relative (langues inuites, algonquiennes et iroquoiennes). Grammaticalement, les langues autochtones ont en commun une tendance à avoir des structures de mots assez riches. Néanmoins, les détails sont complètement différents entre chaque famille.

Ce chapitre apporte quelques exemples de propriétés grammaticales dignes d'intérêt que l'on peut rencontrer dans l'étude des langues autochtones canadiennes. Il est important de noter qu'aucune de ces propriétés ne se retrouve dans toutes les langues. Il est question ici d'attirer simplement l'attention sur certaines d'entre elles. Pour ceux d'entre nous dont les connaissances linguistiques se concentrent principalement sur les langues européennes, ces propriétés peuvent paraître surprenantes. Elles ont elles-mêmes déjà surpris plus d'un linguiste et, ainsi, contribué à raffiner notre compréhension des multiples possibilités du langage humain.

3.1 L'animéité

En français, les noms appartiennent à deux classes : les genres masculin et féminin. Par exemple, l'article *le*, dans *le garçon*, nous permet d'identifier le genre masculin, de même que l'article *la*, dans *la fille*, le genre féminin. Tout comme le français, les langues algonquiennes divisent les noms en deux classes, mais sous un aspect différent : ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas. Cette distinction est appelée l'**animéité** et les deux classes de noms sont l'animé ou l'inanimé (Goddard 2002).

Dans les langues algonquiennes, l'animéité des noms pluriels est identifiée par deux suffixes. Dans le dialecte ojibwé nishnaabemwin, un nom animé comme *gaazhgens*, « chat », prend la marque de pluriel par le suffixe *-ag* (*gaazhgens-ag*, « chats »), tandis qu'un nom inanimé tel que *doopwin*, « table », prend la marque de pluriel dans le suffixe *-an* (*doopwin-an*, « tables »). Le tableau 10 présente plus d'exemples de noms animés ou inanimés.

Noms animés	Noms inanimés
nini « homme »	bkitehgan « marteau »
mnidoo « esprit »	naagan « assiette »
aamoo « abeille »	kidwin « mot »
mtig « arbre »	mtigoons « bâton »

Tableau 10. Noms animés et inanimés dans la langue nishnaabemwin (Valentine 2001)

Comment distinguer l'animé de l'inanimé?

Un aspect intéressant de l'animéité dans les langues algonquiennes est qu'un objet inanimé, tel que *dewehgan*, « tambour » ou *semaa*, « tabac », sont traités grammaticalement en tant qu'objets animés. L'importance spirituelle traditionnelle des tambours et du tabac peut expliquer pourquoi ils obtiennent cet « honneur » d'appartenir à la classe des noms animés. Quoiqu'il en soit, cette hypothèse s'applique difficilement à cette autre fameuse exception : framboise (*mskomin*) appartient à la classe des noms animés, tandis que fraise (*dehmin*) appartient à la classe des noms inanimés. Aucune théorie culturelle évidente ne vient expliquer cette différence.

3.2 Les deux « nous »

La plupart des gens qui parlent français ne réalisent pas que le pronom *nous* peut dire deux choses différentes. Dans la plupart des contextes, cette ambiguïté n'est pas remarquée, mais elle peut parfois porter à confusion. Par exemple, imaginez que vous preniez un repas avec un ami et que vous parliez des différents types de cuisines. Si votre ami disait l'énoncé numéro (6), vous auriez un peu de difficulté à comprendre. Voyez-vous pourquoi? Quelles sont les deux significations possibles ici?

- (6) Ma conjointe va bientôt arriver en ville. Nous devrions aller à un restaurant coréen.

Voici ce qui pourrait porter à confusion. Lorsque votre ami dit « nous devrions aller à un restaurant coréen », est-ce qu'il vous invite à venir au restaurant coréen, ou ne fait-il que penser à ce qu'il aimerait faire avec sa conjointe? Les

deux significations peuvent être observées de plus près dans l'énoncé numéro (7).

- (7) a. Nous, *ex : toi et moi*, devrions aller à un restaurant coréen.
 b. Nous, *ma conjointe et moi*, devrions aller au restaurant coréen.

La version « toi et moi » dans l'énoncé (7a) démontre un *nous* inclusif, parce que le locuteur inclut l'auditeur. Dans la version « ma conjointe et moi » de l'énoncé (7b), le *nous* est exclusif parce que le locuteur exclut l'auditeur (p. ex. : « moi et d'autres personnes, mais pas toi »).

Les francophones doivent vivre avec l'ambiguïté du *nous*, tandis que dans certaines langues, des mots différents existent pour différencier ces deux significations. C'est le cas de nombreuses langues autochtones au Canada. Dans la langue kwak'wala, par exemple, le pronom *əns* représente un *nous* inclusif, tandis que le pronom *ənu'xu* représente un *nous* exclusif (Tomalin 2001). Si votre ami parlait le kwak'wala, l'énoncé (6) serait clair. Il utiliserait le pronom *əns* s'il voulait vous inviter, ou *ənu'xu* pour vous exclure.

3.3 L'incorporation des noms

Certaines langues autochtones se caractérisent par un processus morphologique appelé **incorporation des noms**, où un verbe « englutit » un nom qui lui est associé. Lisez les deux phrases en langue mohawk de l'énoncé (8), qui se traduisent toutes les deux par « J'ai acheté le lit » (Baker 1996). Il y a une morphologie complexe ici que vous pouvez ignorer. Vous n'avez qu'à vous concentrer sur le nom *nákt*, qui veut dire « lit ».

- (8) a. *Wa'-k-hnúnu-'* *ne ka-nákt-a'.*
 FACT-je-achète-PONCT DET NsS-lit-NSF
 « J'ai acheté le lit. »
- b. *Wa'-ke-nakt-a-hnúnu-'.*
 FACT-je-bed-Ø-achète-PONCT
 « J'ai acheté le lit. »

Voici la différence : dans l'énoncé (8a), le nom *nákt* « lit » se trouve dans une clause séparée qui suit le verbe, comme en français. Dans (8b), cependant, le même nom *nákt* « lit » apparaît à l'intérieur du verbe, entre le préfixe *ke-* « je »

et la racine *hnínu* « achète ». La phrase est constituée d'un seul mot qui veut dire littéralement « Je lit achète. » C'est un exemple d'incorporation de nom : le nom qui joue le rôle d'objet du verbe est incorporé dans le verbe.

3.4 Les verbes classificatoires

En français, on peut utiliser le verbe *poser* pour décrire la position de différents types d'entités. On peut dire, par exemple : *Une roche est posée là* et *Un chien est posé là*. Cependant, lorsque ces phrases sont traduites en langue dénée, il y a une différence importante. Regardez les phrases *tsilhqút'in* (Chilcotin dans l'énoncé (9) (Cook 2013). En quoi sont-elles différentes?

- | | |
|--|--|
| (9) a. <i>tši</i> <i>šeʔan</i>
roche est.là.(3D)
« Une roche est posée là. » | b. <i>lhin</i> <i>šetin</i>
chien est.là.(animé)
« Un chien est posé là. » |
|--|--|

Dans l'énoncé (9), nous observons deux verbes différents qui signifient « est ici » : *šeʔan* est utilisé avec un objet solide en trois dimensions, comme la roche dans l'énoncé (9a), le verbe *šetin* avec des sujets animés, comme le chien dans l'énoncé (9b). Ces verbes sont appelés **verbes classificatoires** parce que le verbe n'exprime pas seulement l'idée « d'être là », il joue le rôle secondaire de classifier le sujet (nom) soit comme un objet en trois dimensions (*šeʔan*) soit comme un sujet animé (*šetin*).

L'énoncé (9) montre un exemple des rôles des verbes classificatoires, mais ce n'est qu'un début. La langue *tsilhqút'in* comporte *neuf* verbes classificatoires différents qui veulent tous dire « est ici », comme il est indiqué dans le tableau 11. Chaque verbe a une utilisation particulière selon le type d'élément qu'il représente.

3.5 L'obviation

En français, il y a trois catégories de nominaux : la première personne (je), la deuxième personne (tu) et la troisième personne (p. ex., il, elle, Marie, l'enfant, etc.). Cela pourrait vous surprendre, mais dans certaines langues, il existe une quatrième catégorie de nominaux!

-ʔan	Objets solides en trois dimensions (p. ex. une roche)
de- -tan	Objets longs et solides (p. ex. des bateaux, des arbres)
-lh-tan	Gros contenants, pleins (p. ex. des sacs, des seaux)
-tin	Sujets animés (p. ex. le chien, des humains)
-tli	Objets mous et mouillés (p. ex. une éponge mouillée)
-qan	Petits contenants ouverts, pleins (p. ex. des assiettes)
-lh-chúž	Objets faits de tissus (p. ex. des t-shirts)
-dzáy	Agrégats qui rassemblent des grains (p. ex. du sable)
-lah	Objets flexibles ressemblant à une corde

Tableau 11. Verbes classificatoires en langue tsilhqút'ín (Cook 2013)

Dans les langues algonquines et ktunaxa (kutenai), une phrase ne peut contenir qu'un seul « vrai » actant de troisième personne, le participant **proximatif**. Cette personne est habituellement le sujet de la conversation. Toute personne additionnelle, moins saillante, devient un participant **obviatif**. Cette dernière sera désignée par un suffixe spécial pour indiquer qu'elle est moins importante dans le sujet de conversation que le participant proximatif (le participant obviatif devient alors la quatrième personne). Ce système s'appelle l'obviation.

Nous pouvons observer le système d'obviation dans la phrase en langue oji-cri dans l'énoncé (10) (Oxford). Dans cette phrase, il est question de deux personnes : Peter (*Piitan*) et David (*Tepit*). Peter est le participant proximatif puisqu'il est le sujet principal de la conversation. David, quant à lui, est le participant obviatif (moins saillant) et porte alors le suffixe *-an*.

- (10) *Piitan-Ø owaapamaan Tepit-an.*
 Peter-PROX PROX.voit.OBV David-OBV
 'Peter a vu David.'

Vous vous demandez peut-être en quoi l'obviation est utile. Pourquoi prendre le temps de distinguer deux types de nominaux à la troisième personne? En fait, c'est très utile. Considérez la phrase en langue française *Peter a vu David alors qu'il conduisait*. Répondez maintenant à la question suivante : qui conduisait? Il n'y a pas vraiment de moyen de savoir. Le pronom *il* se rapporte soit à Peter, soit à David. La construction de la phrase est ambiguë, et le seul moyen de savoir qui conduisait est de tenter de trouver la solution en se fiant au contexte.

La version oji-cri de cette phrase, quant à elle, ne contient aucune ambiguïté grâce à l'obviation. Si Peter est le participant d'avant-plan et que David est le participant obviatif, comme dans l'énoncé (10), la langue oji-cri a un moyen facile de distinguer à qui le pronom *il* se rapporte : la version avant-plan sera utilisée si le pronom *il* se rapporte à Peter tandis que la version obviative sera utilisée si le pronom se rapporte à David, comme indiqué dans l'énoncé (11).

- (11) a. Peter-PROX a vu David-OBV alors qu'il-PROX conduisait. (= *Peter conduisait*)
 b. Peter-PROX a vu David-OBV alors qu'il-OBV conduisait. (= *David conduisait*)

L'obviation fournit au locuteur un outil pour préciser le participant de troisième personne qui est central à la conversation.

3.6 Les marqueurs évidentiels

Imaginez que vous êtes resté toute la journée dans un bâtiment climatisé avec une personne et que cette dernière vous dise la phrase suivante :

- (12) Il fait chaud dehors aujourd'hui.

Cette personne a déclaré cette phrase comme un fait. Mais si elle n'est pas encore allée dehors aujourd'hui, comment peut-elle être certaine que c'est vrai? Voici quelques possibilités :

- Quelqu'un (que la personne croit) lui a dit qu'il faisait chaud dehors.
- Elle suppose qu'il fait chaud dehors parce que l'air conditionné fonctionne sans arrêt.
- En regardant par la fenêtre, elle voit des gens qui transpirent et qui s'éventent.

Ces raisons impliquent différents types de *preuves*. La première repose sur les ouï-dire : la personne est convaincue que l'énoncé (12) est vrai parce que quelqu'un qu'elle croit le lui a dit. La deuxième implique une inférence : l'air conditionné ne fonctionnerait sans arrêt que si l'énoncé (12) était vrai. La troisième raison concerne les preuves visuelles : ce que la personne voit en regardant par la fenêtre indique que l'énoncé (12) est vrai.

En français, il est possible de déclarer la phrase dans l'énoncé (12) sans tenir compte du type de preuve dont nous disposons. Par contre, ce n'est pas le cas pour toutes les langues. De nombreuses langues autochtones au Canada sont organisées selon un système de morphologie évidentielle. Ces systèmes indiquent explicitement la nature précise de la preuve du locuteur. La langue nuu-chah-nulth utilise ce système et certains de ses marqueurs probatoires sont indiqués dans le tableau 12. Ces marqueurs permettent à un locuteur nuu-chah-nulth d'indiquer si sa déclaration est basée sur ce qu'on lui a dit, sur une inférence, sur ce qu'il a vu ou sur ce qu'il a entendu.

Marqueur évidentiel	Signification	Exemple de traduction
-wa·ʔiš	Citation	« On dit que... »
-matak	Inférence	« Je suppose que... »
-ckwi·	Inférence passée	« Il doit avoir été le cas que... »
-kuk	Inférence visuelle	« Selon ce que je vois... »
naʔat	Inférence auditive	« Selon ce que j'entends... »

Tableau 12. Quelques marqueurs évidentiels en langue nuu-chah-nulth (Waldie 2012)

4 Écrire les langues autochtones

Les linguistes considèrent la langue écrite comme secondaire à la langue parlée pour diverses raisons :

- La langue parlée remonte aux débuts de l'humanité tandis que l'écriture est une invention relativement récente (vers 3200 avant J.-C.).
- Les enfants apprennent facilement à parler dès la tendre enfance, tandis qu'on doit leur apprendre explicitement à écrire plus tard et avec beaucoup d'efforts.
- La langue parlée est universelle à toutes les sociétés humaines alors que seules certaines sociétés utilisent l'écriture.

À la base, l'écriture n'est qu'un système qui permet d'enregistrer la langue, bien qu'elle puisse avoir une grande importance culturelle. L'absence de l'écriture n'affecte en rien la langue : les locuteurs des langues sans écriture

ont souvent de riches traditions de littérature orale préservées d'une génération à l'autre.

Au Canada, les langues autochtones se trouvent dans la catégorie de langues qui n'étaient traditionnellement pas écrites. Depuis l'arrivée des Européens, cependant, plusieurs systèmes d'écriture ont été mis en place. Cette section décrit les deux approches principales utilisées dans ces systèmes : romain et syllabaire.

4.1 L'écriture romaine

L'écriture de la plupart des langues autochtones au Canada se fait en utilisant un système basé sur l'alphabet romain. Dans des langues qui comprennent un nombre limité de sons distincts, l'alphabet romain peut être utilisé avec peu de modifications. La langue crie des plaines, par exemple, peut être écrite en utilisant l'ensemble des caractères de l'énoncé (13).

- (13) a. Consonnes : *p t c k s h m n w y*
 b. Voyelles : *i a o î ê â ô*

Ici, seules les voyelles avec un accent circonflexe sont des caractères spéciaux. Cette marque indique une voyelle longue (p. ex., un *a* court s'oppose au *â* long).

Dans les langues comportant un nombre plus élevé de sons distincts, cependant, l'alphabet romain ne dispose pas d'assez de caractères pour tous les distinguer. Par exemple il ne répond pas aux besoins de la langue *st'át'imcets* (lillooet) qui compte 44 consonnes distinctes. Pour combler les besoins, des accents et d'autres marques similaires (comme *p' s k^w*) ont été ajoutés aux lettres. Certains symboles ont aussi été empruntés de l'alphabet phonétique international (API), comme *ʔ ɣ*.

Des approches semblables ont été utilisées dans d'autres langues, mais les détails varient beaucoup. Un exemple de cette variation se trouve dans le tableau 13 et montre trois stratégies différentes utilisées dans les langues *st'át'imcets* (lillooet), *sk̓w̓x̓w̓7mesh* (squamish), et *inuttut* du Labrador pour distinguer l'occlusive vélaire [k] et l'occlusive uvulaire [q]. En passant, si vous vous demandez ce que représente le symbole « 7 » dans la langue *sk̓w̓x̓w̓7mesh* (squamish), c'est le coup de glotte, noté [ʔ] en API.

avant même que les premiers missionnaires n'arrivent! Aujourd'hui, l'écriture syllabaire est utilisée plus souvent par les peuples Cri, Naskapi, Oji-Cri et Inuit. Comment fonctionne le système? Il y a deux principes de base :

- Premièrement, les caractères représentent des syllabes entières plutôt que des sons uniques. Par exemple, le caractère √ représente la syllabe /pe/.
- Deuxièmement, toutes les syllabes qui commencent par la même consonne sont écrites en utilisant le même symbole qui est tourné pour indiquer la voyelle. Par exemple, toutes syllabes qui commencent par *p* sont écrites en utilisant le symbole √, tourné de quatre façons différentes pour indiquer quatre voyelles différentes : √ /pe/, ^ /pi/, > /po/, < /pa/. C'est la même chose pour les syllabes qui commencent par *n* (⊖ /ne/, σ /ni/, ⊔ /no/, ⊕ /na/) et ainsi de suite.

Le tableau 14 montre l'ensemble des caractères syllabaires utilisés dans le dialecte cri des plaines. Quelques exemples de mots de ce dialecte écrits en caractères syllabaires se trouvent dans l'énoncé (15). Ces mots démontrent deux caractéristiques supplémentaires de l'écriture syllabaire : un point peut être ajouté sur le dessus d'un caractère pour indiquer que la voyelle est longue (p. ex., ^ pour un /pi/ court versus ^̂ pour un /pi/ long) et il y a un ensemble de caractères « finaux » spéciaux pour les consonnes supplémentaires à la fin d'une syllabe (p. ex., ^̂ pour /pin/, où le symbole ³ représente le /n/).

<p>(15) a. /masinahikan/ « livre »</p> <p style="text-align: center;">L ᵀ ⊕ "Δ b³</p> <p style="text-align: center;">ma si na hi kan</p>	<p>b. /nipa:wak/ « ils dorment »</p> <p style="text-align: center;">σ <̂ <̂̂</p> <p style="text-align: center;">ni pa: wak</p>	<p>c. /si:si:pisis/ « caneton »</p> <p style="text-align: center;">ᵀ ᵀ ^ ᵀ̂</p> <p style="text-align: center;">si: si: pi sis</p>
--	--	---

e	▽	i	△	o	▷	a	◁	FINAUX
pe	∨	pi	∧	po	>	pa	<	p ʼ
te	∪	ti	∩	to	⊃	ta	⊂	t /
ce	∩	ci	∪	co	∩	ca	∪	c -
ke	∩	ki	∪	ko	∩	ka	∪	k \
me	∩	mi	∪	mo	∩	ma	∪	m ʼ
ne	∩	ni	∪	no	∩	na	∪	n ʼ
se	∩	si	∪	so	∩	sa	∪	s ʼ
we	▽	wi	△	wo	▷	wa	◁	w o
ye	◁	yi	▷	yo	◁	ya	▷	y +
he	∩▽	hi	∩△	ho	∩▷	ha	∩◁	h ∩

Tableau 14. Caractères syllabaires utilisés dans le dialecte cri des plaines (Ellis 2000)

5 Les langues autochtones en contact

Pour toute langue, il existe normalement au moins quelques locuteurs qui la parlent et qui interagissent également avec des personnes qui en parlent d'autres. Ces situations de **contact entre les langues** peuvent avoir plusieurs effets. Par exemple, l'anglais a emprunté de nombreux mots au français alors que le contact entre l'anglais et le gallois a entraîné une diminution de l'utilisation du gallois. Ce chapitre décrit certains effets du contact linguistique sur les langues autochtones au Canada. On abordera par la suite les questions liées au contact entre les langues autochtones et celles liées au contact entre les langues autochtones et européennes.

5.1 Le contact entre langues autochtones

Dans cette ancienne région qui est devenue aujourd'hui le Canada, les langues autochtones sont toujours en contact les unes avec les autres, et ce, depuis des millénaires. Avant la colonisation européenne, les peuples autochtones parlaient déjà plus d'une langue pour permettre le commerce, les mariages entre différents peuples et les voyages (Gardner et Jimmie 1989). Voici quelques effets du contact entre les langues autochtones.

L'emprunt de mots. Comme pour l'anglais et le français, plusieurs mots ont été empruntés entre diverses langues autochtones. Par exemple, le mot « guerrier » de certaines langues algonquiennes (p. ex., *ogichidaa* utilisé par les Ojibwés de l'Ouest) a été emprunté du mot *akičita* en langue dakota (Goddard 1978).

L'emprunt de caractéristiques linguistiques. L'emprunt peut parfois toucher le système sonore ou grammatical plutôt que les mots. Par exemple, certaines langues algonquiennes en Nouvelle-Angleterre ont développé une voyelle qui a un son nasal /ã/ (semblable au son de la voyelle dans le nom *Jean*). Ce n'est probablement pas par hasard, car les langues affectées et les langues iroquoiennes, bien connues pour leurs voyelles nasales (Goddard 1965), étaient parlées dans les mêmes régions.

Les régions linguistiques. Dans les régions où les contacts linguistiques sont particulièrement maintenus et durables au fil des générations, les différentes familles de langues finissent par partager de nombreuses caractéristiques entre elles. Cette situation existe dans le nord-ouest du Pacifique, où les langues salishennes et wakashanes, et plus rarement les langues tsimshianiques et ktunaxa (kutenai), partagent de nombreuses propriétés dont une gamme importante de consonnes (Thomason 2000).

Les nouveaux dialectes. Le contact entre les langues peut parfois faire apparaître de nouveaux dialectes ou de nouvelles langues. Par exemple, l'o'jicri est un dialecte du peuple Ojibwé, dont le vocabulaire, la phonologie et la morphologie ont été influencés par la langue crie. On pense que ces influences résultent du fait que les locuteurs cris se seraient tournés vers l'objiwé mais qu'ils auraient toutefois conservé quelques caractéristiques de leur langue maternelle (Rhodes 2006).

La lingua franca. Une lingua franca est une langue apprise par plusieurs personnes dans le but de communiquer avec d'autres groupes (p. ex., l'anglais aujourd'hui). Au fil du temps, plusieurs lingua franca autochtones ont existé. Avant 1650, le huron, une langue iroquoise maintenant disparue, était la lingua franca à l'est des Grands Lacs. À l'ouest de cette région, la lingua franca était l'objiwé, et encore plus à l'ouest, c'était la langue crie des Plaines.

Le pidgin. Un pidgin est un système rudimentaire de communication orale utilisé entre des locuteurs de différentes langues. Un exemple bien connu au Canada est le jargon chinook, qui s'est développé dans le nord-ouest du Pacifique. Il semble être apparu avant l'arrivée des Européens et contient

beaucoup de vocabulaire tiré des langues lower chinook et nuu-chah-nulth. Des mots d'anglais et de français auraient été incorporés plus tard. L'utilisation du jargon chinook a culminé au 19^e siècle, où le nombre de locuteurs était estimé à 100 000 sur un territoire allant de l'Alaska jusqu'en Californie, et de la côte jusqu'au Montana (Silver et Miller 1997).

Les langues des signes des Autochtones des Plaines. La langue des signes des Autochtones des Plaines est utilisée principalement pour la communication entre différents groupes linguistiques sur une vaste zone du centre et de l'ouest de l'Amérique du Nord (Taylor 1978). Cette langue existait déjà lorsque les Européens sont arrivés et son utilisation a culminé au 19^e siècle. Au Canada, la langue des signes des Autochtones des Plaines a été utilisée par les locuteurs de langues algonquienne, dénée, siouenne et ktunaxa (kutenai). Elle est encore utilisée aujourd'hui, surtout pour raconter des histoires.

Un autre contexte pour la langue des signes des Autochtones des Plaines

En Amérique, des générations de scouts ont étudié la langue des signes des Autochtones des Plaines. En fait, le salut scout, qui consiste à lever le bras droit et à tendre les trois doigts du milieu, a été adapté du signe signifiant « loup/scout » (Taylor 1978).

5.2 Les contacts entre langues autochtones et européennes

L'arrivée des Européens a créé de nouvelles situations où les langues sont entrées en contact les unes avec les autres. Les paragraphes suivants décriront deux effets de ce contact : l'emprunt et le mélange des langues.

5.2.1 L'emprunt

Les langues autochtones ont emprunté des mots à l'anglais et au français. Par exemple, le mot *nashûp*, en langue innue, a été emprunté du français *la soupe*. Dans plusieurs cas, cependant, les locuteurs de langues autochtones ont évité d'emprunter des mots et en ont plutôt créé de nouveaux en utilisant la morphologie de leur propre langue (Thomason 2010). Par exemple, lorsque les locuteurs de langue innue ont eu besoin d'un mot équivalent à *prêtre*, ils n'ont

rien emprunté à l'anglais ni au français. Ils ont plutôt créé un nouveau mot innu, *kâuâpikuêsh*, qui veut dire littéralement « celui avec un cou blanc ».

L'emprunt s'est aussi fait dans l'autre sens. Plusieurs mots anglais et français qui désignent des animaux et des plantes indigènes au Canada ont été empruntés de mots autochtones (p. ex., raton laveur, *raccoon* en anglais, qui provient du mot *arehkan* en langue powhatan, ou pacane, qui provient du mot illinois *pakaani* qui signifie noix). Il en va de même pour plusieurs noms de lieux (p. ex., *Canada*, qui provient du mot laurentien *kanata* qui signifie village), pour certains termes géographiques (p. ex., muskeg du mot cri *maskêk* qui signifie marécage) et pour des articles d'origine autochtone (p. ex., mocassin, du mot powhatan *mahkesen* qui veut dire soulier). Le tableau 15 montre d'autres exemples de mots empruntés de langues autochtones.

Mot	Source
caribou	Mi'gmaq <i>qalipu</i> « caribou »
kayak	Inuit <i>qajaq</i> « kayak »
opossum	Powhatan <i>apassem</i> « opossum »
tipi	Lakota <i>thípi</i> « habitation »
toboggan	Mi'gmaq <i>tepaqan</i> « traîneau »
totem	Ojibwe <i>-doodem</i> « clan »
wigwam	Eastern Abenaki <i>wikewam</i> « habitation »
Manhattan	Munsee <i>manaháhtenk</i> « endroit où on collecte le bois utilisé pour fabriquer des arcs »
Saskatchewan	Cri <i>kisiskâciwani-sîpiy</i> « rivière à débit rapide »
Winnipeg	Cri <i>wînipêk</i> « étendue d'eau boueuse »

Tableau 15. Certains mots empruntés aux langues autochtones
(Goddard 2010; Rice 2012; *Oxford English Dictionary*)

5.2.2 Le mélange des langues

Un exemple frappant de mélange de langues autochtones et européennes est le mitchif, une langue parlée dans certaines communautés métisses dans les Prairies. Le mitchif a été créé en mélangeant le cri au français. De manière approximative, la langue est composée de verbes cris et de noms français, bien que les détails soient beaucoup plus complexes (Bakker 1997). L'énoncé (16) montre deux phrases en langue mitchif (Strader 2014); les mots en caractère

gras sont d'origine française tandis que les autres sont d'origine crie. Il est important de noter que le mitchif est une langue à part entière et non un simple mélange de mots cris et français choisis au hasard. D'ailleurs, certains locuteurs de mitchif ne parlent ni le cri ni le français.

- (16) a. *awnshkow la priyayr kit-ayaw-n apray la mes.*
 parfois la prière 2-avoir-2.SG après la messe
 « Parfois nous faisons nos prières après la messe. »
- b. *awn kouleur d-awayhtae-n li portray.*
 en couleur 1-veux-1.SG le portrait
 « Je veux le portrait en couleur. »

Un autre exemple moins connu de mélange des langues est le bungee (bungie), qui s'est développé au 19^e siècle dans la colonie de la rivière Rouge, devenue le Manitoba. Blain (1989) décrit le bungee comme étant un « dialecte de l'anglais écossais avec de forts composants provenant du cri et des vestiges du français et du gaélique ». L'énoncé (17) montre deux exemples de phrases bungee (Blain 1989). Dans la première phrase, le mot pour « renversé » provient du cri. La seconde phrase contient un juron cri et le mot « clé ». Il ne reste plus de véritables locuteurs de bungee aujourd'hui.

- (17) a. The canoe went apichekwani (= Le canot s'est renversé.)
 b. Chistikat, I forgot my key. (= [Juron cri], j'ai oublié ma clé.)

6 Le statut actuel des langues autochtones

Les chapitres précédents ont décrit les propriétés et l'histoire des langues autochtones au Canada. Nous aborderons ici un dernier sujet important : le statut actuel de ces langues.

6.1 Le maintien et la disparition des langues

Au Canada, certaines langues autochtones, particulièrement le cri, l'inuktitut, l'ojibwé et le dène sūliné, sont encore parlées par un grand nombre de personnes. De nombreuses autres langues, cependant, sont gravement

menacées d'extinction, car seulement quelques locuteurs âgés continuent à les parler. Lorsque ces locuteurs ne seront plus parmi nous, la langue s'éteindra.

Éteinte ou dormante?

Les linguistes considèrent qu'une langue est éteinte lorsque tous les locuteurs qui la parlaient couramment ont disparu. Cela ne signifie pas qu'il ne reste aucune trace de la langue. Il peut encore y avoir des personnes qui la comprennent passivement ou qui tentent d'apprendre à la parler. Des fragments de la langue peuvent aussi être préservés dans des chansons ou dans des expressions figées comme des formules de salutations. Plutôt que d'utiliser le terme « langue éteinte », Leonard (2008) a suggéré « langue dormante », car il y a toujours espoir de la voir revitalisée.

La disparition des langues n'est pas un phénomène nouveau. Le lauréatien, la langue iroquoise à l'origine du mot Canada, s'est éteint à la fin des années 1500. Le nicola, une langue dénée autrefois parlée en Colombie-Britannique, a disparu vers 1900. Cependant, au cours des dernières décennies, le rythme de disparition des langues a connu une hausse fulgurante. L'UNESCO a récemment estimé que 19 des langues autochtones du Canada sont moribondes (c'est-à-dire au bord de l'extinction) et que 28 autres sont gravement menacées (c'est-à-dire qu'elles ne sont parlées que par un nombre limité et décroissant de personnes âgées) (Wurm 2001).

En fait, même pour les langues qui comptent un grand nombre de locuteurs, il existe de nombreuses communautés où la langue n'est plus transmise aux enfants. On note également des signes d'alerte même dans certaines communautés où les enfants continuent d'apprendre les langues autochtones. Morris et MacKenzie (2016) ont récemment présenté un compte rendu issu de leurs observations d'une communauté innue au Québec dans laquelle la langue continue de faire preuve de ténacité : elle est utilisée par des personnes de tous âges dans de nombreux contextes différents, elle est parlée dans les garderies et les jardins d'enfants, et elle est diffusée à la radio. Néanmoins, même dans cette communauté, les jeunes enfants montrent actuellement des aptitudes beaucoup plus élevées en français qu'en innu.

C'est un signe inquiétant, car il indique que la transmission de cette langue a peut-être commencé à ralentir.

L'extinction imminente de nombreuses langues autochtones au Canada s'inscrit dans le cadre d'une perte mondiale de la diversité linguistique. On estime que d'ici la fin de ce siècle, 50 % des langues actuellement parlées dans le monde pourraient disparaître. Dans le reste de ce chapitre, nous examinerons les causes et les effets de la disparition des langues au Canada, ainsi que les efforts déployés pour maintenir et revitaliser les langues autochtones.

6.2 Les causes de disparition des langues

Qu'est-ce qui provoque la disparition d'une langue? L'extinction la plus dramatique d'une langue survient lorsque toutes les personnes qui la parlaient meurent. C'est le cas du béothuk, la langue indigène de l'île de Terre-Neuve. Après la colonisation, la population béothuk a rapidement diminué en raison de la violence, des maladies et de la concurrence pour acquérir des ressources. Lorsque la dernière locutrice native du béothuk est morte en 1829, la langue s'est éteinte avec elle.

Cependant, la cause la plus fréquente de la disparition d'une langue est la **conversion linguistique**. Ce phénomène se produit lorsqu'une communauté se met à parler une autre langue. Au Canada, cette autre langue est généralement l'anglais ou le français, bien qu'il y ait également eu des cas où une communauté est passée d'une langue autochtone à une autre. Par exemple, le nicola, la langue dénée mentionnée précédemment, s'est éteint lorsque ses locuteurs ont adopté le nleʔkepmxcin (Thompson), une langue salish (Wurm, Mühlhausler et Tryon 1996).

La conversion linguistique se produit généralement lorsqu'il y a une différence de statut entre celle d'une communauté et celle d'un groupe plus puissant, comme l'anglais (Sasse 1992). Les gens peuvent se tourner vers l'anglais dans des contextes particuliers d'interaction, par exemple sur le lieu de travail. Cela oblige tous ceux qui veulent aussi participer à parler anglais. Le bilinguisme qui en résulte peut provoquer une érosion aggravée des domaines dans lesquels la langue de la communauté est utilisée. Cela peut à son tour créer des réactions négatives quant à l'utilité de la langue. Si ce déclin se poursuit, la langue peut être abandonnée, même à la maison. À ce stade, elle ne sera plus transmise aux enfants.

Les nids linguistiques

Lorsque les personnes âgées sont les derniers locuteurs d'une langue, il devient difficile de la transmettre aux enfants. Pour résoudre ce problème, certaines communautés ont adopté ce que l'on appelle le modèle du « nid linguistique », dans lequel des locuteurs âgés participent à des programmes de garderie pour la petite enfance, comblant ainsi le fossé linguistique entre les générations.

6.3 Les pensionnats indiens et le changement de langue

Les facteurs mentionnés dans les paragraphes précédents jouent un rôle important dans les changements de langue partout dans le monde, y compris au Canada. Toutefois, il existe un autre facteur important au Canada dont l'importance ne doit pas être négligée : les pensionnats indiens. Mandaté par le gouvernement et géré par les églises chrétiennes, ce système visait à l'origine à assimiler les enfants autochtones dans la culture eurocanadienne dominante. Cet objectif comprenait explicitement la suppression des langues autochtones, comme l'exprime cette citation de 1895 du ministère des Affaires indiennes (Leitch 2006) :

S'il était possible de rassembler tous les enfants indiens et de les retenir pendant un certain temps, il en résulterait une génération d'« Indiens anglophones ».

Pour cela, de nombreuses écoles ont découragé, voire interdit, l'utilisation des langues autochtones. Dans certaines écoles, les élèves étaient soumis à des châtiments corporels tout simplement pour avoir parlé leur langue. Pierrette Benjamin, une survivante du pensionnat de La Tuque, au Québec, se rappelle avoir été forcée par le directeur à manger du savon pour avoir parlé sa langue (Commission de vérité et réconciliation 2015a) :

Elle m'a dit de l'avalé. Et elle a mis la main devant ma bouche, alors je mâchais et je mâchais, et j'ai dû l'avalé, alors je l'ai avalé, après j'ai dû ouvrir la bouche pour montrer que je l'avais avalé. Et à la fin, j'ai compris, et elle m'a dit, « c'est une langue sale, c'est le diable qui parle par ta bouche, c'est pour ça qu'il fallait la laver, parce qu'elle était sale ».

Le « succès » des pensionnats dans la suppression des langues autochtones a été noté avec fierté dans cette citation de 1937 du directeur de l'école de la mission Squamish (Piper 1989) :

Nombreux sont ceux qui, parmi la génération émergente, ne connaissent même pas leur propre langue. Ce grand changement est le fruit des efforts de l'école indienne de Squamish. Honneurs à ses enseignants compétents et dévoués.

Le système des pensionnats est aujourd'hui une honte nationale. En 2008, le gouvernement du Canada a créé une Commission de vérité et réconciliation pour entendre les témoignages de milliers de victimes de ce système. En 2015, la commission a lancé une série d'appels à l'action visant à réparer les séquelles des abus commis dans les pensionnats (Commission de vérité et réconciliation 2015b). En ce qui concerne la langue, la commission a demandé :

- de reconnaître que les droits des Autochtones incluent les droits relatifs aux langues autochtones;
- l'adoption d'une loi sur les langues autochtones;
- la nomination d'un commissaire fédéral aux langues autochtones; et
- la création de programmes universitaires en langues autochtones.

En juin 2019, le projet de loi C-19, « Loi concernant les langues autochtones », a reçu la sanction royale. L'adoption de cette loi a notamment permis la création du Bureau du commissaire aux langues autochtones, qui a pour mission de veiller au maintien et à la revitalisation des langues autochtones.

6.4 La préservation et revitalisation des langues

Au Canada, des initiatives sont en cours pour contrer le déclin des langues autochtones. Parmi les initiatives, la création de garderies dans lesquelles les langues autochtones sont parlées, la création de programmes d'immersion en langues autochtones dans les écoles, le développement de vocabulaire spécialisé pour permettre l'utilisation de ces langues dans un plus grand nombre de domaines (p. ex., les termes médicaux et juridiques) et la création d'applications pour téléphones intelligents afin de faciliter l'accès aux dictionnaires. Les linguistes peuvent jouer un rôle de soutien dans de telles initiatives, mais celles-ci doivent être menées par les communautés elles-

mêmes et nécessitent l'appui des nombreuses parties concernées, y compris les gouvernements et les autorités chargées de l'éducation.

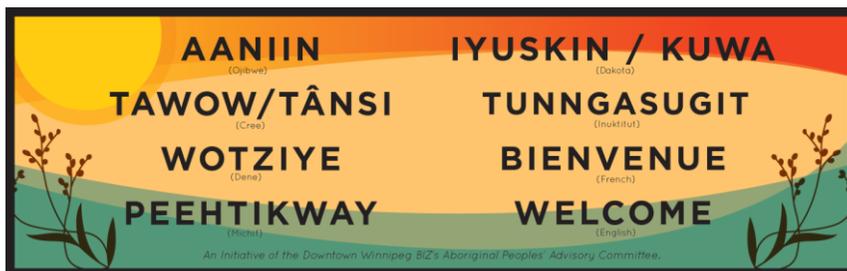


Illustration 2. En 2016, certaines entreprises du centre-ville de Winnipeg ont commencé à afficher cette enseigne de bienvenue sur laquelle sont inscrites des formules de salutations en langue ojibwé, cri, dénée, mitchif, dakota et inuktitut.

(Source: Zone d'amélioration commerciale du centre-ville de Winnipeg)

Il y a de nombreux avantages à préserver et à revitaliser les langues autochtones. Par exemple, une étude récente menée en Colombie-Britannique (Hallett, Chandler et Lalonde 2007) a révélé que les communautés autochtones qui possèdent un niveau élevé de connaissance des langues autochtones ont un taux très faible de suicide parmi les jeunes, inférieur à la moyenne provinciale globale. Cependant, parmi les communautés dont le niveau de connaissance de la langue est plus faible, le taux de suicide était six fois plus élevé. Cette différence frappante reflète le fait que la langue est un signe puissant de la force et de la pérennité identitaire et culturelle d'une communauté.

7 Résumé

Les langues autochtones au Canada sont diverses et nombreuses. Elles se divisent en huit familles différentes, chacune ayant ses propriétés, bien qu'il existe une tendance commune à l'utilisation d'une morphologie riche et complexe. Parmi les propriétés grammaticales particulières des langues, on peut citer l'animéité, la distinction entre le *nous* inclusif et exclusif, l'incorporation de noms, les verbes classificatoires, l'obviation et les marqueurs évidentiels. La plupart des langues sont écrites grâce à des variations de l'alphabet romain, mais un système d'écriture unique connu

sous le nom de syllabaire autochtone canadien est également utilisé. Le contact entre les langues autochtones et européennes a conduit à l'emprunt de nombreux mots autochtones dans les langues anglaise et française. Il a également permis la création de nouvelles variétés de langues telles que le mitchif. Beaucoup de ces langues sont aujourd'hui gravement menacées en raison d'un processus graduel de changement de langue accéléré par le système des pensionnats indiens. Les langues les plus parlées au Canada sont actuellement le cri, l'inuktitut, l'ojibwé et le dène sūliné. Des mesures sont en cours pour préserver et revitaliser non seulement ces langues, mais aussi les nombreuses autres langues autochtones.

Références

- Baker, Mark C. 1996. *The Polysynthesis Parameter*. New York: Oxford University Press.
- Bakker, Peter. 1997. *A Language of Our Own: The Genesis of Michif, the Mixed Cree-French Language of the Canadian Métis*. New York: Oxford University Press.
- Barrie, Michael, et Gabriela Alboiu. 2008. Notes on the (semi)reflexive in Iroquoian. *Proceedings of WSCLA 12*, 14-28. Vancouver: UBCWPL.
- Blain, Eleanor M. 1989. The Bungee dialect of the Red River Settlement. Mémoire de maîtrise, University of Manitoba.
- Campbell, Lyle. 1997. *American Indian Languages: The Historical Linguistics of Native America*. New York: Oxford University Press.
- CBC News Calgary. 2011. Tsuu T'ina language brought back from the brink. January 7, 2011.
- Commission de vérité et réconciliation du Canada. 2015a. *Les survivants s'expriment: Un rapport de la Commission de vérité et réconciliation du Canada*. <https://nctr.ca/fr/reports2.php>.
- Commission de vérité et réconciliation du Canada. 2015b. *Appels à l'action*. <https://nctr.ca/fr/reports2.php>.
- Compton, Richard. 2012. The syntax and semantics of modification in Inuktitut: Adjectives and adverbs in a polysynthetic language. Thèse de doctorat, University of Toronto.
- Cook, Eung-Do. 2013. *A Tsilhqú'tín Grammar*. Vancouver: UBC Press.
- Costa, David J. 2007. Illinois. *SSILA Newsletter* 25(4): 9-12.
- Davis, Henry, et Lisa Matthewson. 1999. On the functional determination of lexical categories. *Revue québécoise de linguistique* 27(2): 29-69.
- Dorais, Louis-Jacques. 2010. *The Language of the Inuit: Syntax, Semantics, and Society in the Arctic*. Montréal: McGill-Queen's University Press.
- Dryer, Matthew S. 2007. Kutenai, Algonquian and the Pacific Northwest from an areal perspective. *Papers of the 38th Algonquian Conference*, éd. par H. C. Wolfart, 155-206. Winnipeg: University of Manitoba.
- Dyck, Carrie et Ranjeet Kumar. 2012. A grammar-driven bilingual digital dictionary for Cayuga (Iroquoian). *Dictionaries: Journal of the Dictionary Society of America* 33: 179-204.
- Ellis, C. Douglas. 2000. *Spoken Cree, Level 1*. Edmonton: University of Alberta Press.
- Frantz, Donald G. 2009. *Blackfoot Grammar*, 2^e édition. Toronto: University of Toronto Press.
- Galloway, Brent. 2009. *Dictionary of Upriver Halkomelem, Volume I*. Berkeley: University of California Press.
- Gardner, Ethel B. et Mandy Jimmie. 1989. Recognition and legitmization of First Nations languages: B.C. challenge. *Canadian Journal of Native Education* 16(2): 3-24.
- Gibson, Martha. 1995. A preliminary analysis of Bella Coola syllable structure within an OT framework. *Papers in Experimental and Theoretical Linguistics* 3: 37-52.
- Goddard, Ives. 1965. The Eastern Algonquian intrusive nasal. *International Journal of American Linguistics* 31: 206-220.

- Goddard, Ives. 1978. Central Algonquian languages. *Handbook of North American Indians, Volume 15: Northeast*, éd. par Bruce G. Trigger, 583-587. Washington: Smithsonian.
- Goddard, Ives. 1979. Comparative Algonquian. *The Languages of Native America*, éd. par Lyle Campbell et Marianne Mithun, 70-132. Austin: University of Texas Press.
- Goddard, Ives. 1999. *Native Languages and Language Families of North America* [carte]. Lincoln: University of Nebraska Press.
- Goddard, Ives. 2002. Grammatical gender in Algonquian. *Papers of the 33rd Algonquian Conference*, éd. par H.C. Wolfart, 195-231. Winnipeg: University of Manitoba.
- Goddard, Ives. 2010. The origin and meaning of the name “Manhattan”. *New York History*, Automne 2010: 277-293.
- Hall, Daniel Currie. 2010. On the realization of contrastive labial place. *Proceedings of the 2010 Annual Conference of the Canadian Linguistic Association*.
- Hallett, Darcy, Michael J. Chandler et Christopher E. Lalonde. 2007. Aboriginal language knowledge and youth suicide. *Cognitive Development* 22: 392-399.
- Johns, Alana. 2007. Restricting noun incorporation: Root movement. *Natural Language and Linguistic Theory* 25: 535-576.
- Julian, Charles. 2010. A history of the Iroquoian languages. Thèse de doctorat, University of Manitoba.
- Leitch, David. 2006. Canada's Native languages: The right of First Nations to educate their children in their own languages. *Constitutional Forum* 15: 107-120.
- Leonard, Wesley Y. 2008. When is an “extinct language” not extinct?: Miami, a formerly sleeping language. *Sustaining Linguistic Diversity: Endangered and Minority Languages and Language Varieties*, éd. par Kendall A. King et al., 23-33. Washington: Georgetown University Press.
- Lewis, R. Alison et Louis-Jacques Dorais. 2003. Two related Indigenous writing systems: Canada's syllabic and China's A-hmao scripts. *The Canadian Journal of Native Studies* 23: 277-304.
- MacKenzie, Marguerite. 1980. Towards a dialectology of Cree-Montagnais-Naskapi. Thèse de doctorat, University of Toronto.
- Marinakis, Alik. 2003. Seeking simplicity: The preference for minimal syllable structure in Dogrib. Mémoire de maîtrise, University of Victoria.
- Martin, Laura. 1986. “Eskimo words for snow”: A case study in the genesis and decay of an anthropological example. *American Anthropologist* 88: 418-423.
- Mithun, Marianne. 1999. *The Languages of Native North America*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Morris, Lori, and Marguerite MacKenzie. 2016. Assessing the lexical knowledge of Innu-speaking children. *Papers of the 44th Algonquian Conference*, red. par Monica Macaulay, Margaret Noodin et J. Randolph Valentine, 227-241. Albany: SUNY Press.
- O'Donnell, Meghan. 2004. Inflectional affixes and clitics in Kaska (Northern Athabaskan). *Coyote Papers: University of Arizona Working Papers in Linguistics* 13: 41-74.
- Oxford, Will. 2014. Microparameters of agreement: A diachronic perspective on Algonquian verb inflection. Thèse de doctorat, University of Toronto.

- Piper, David. 1989. Socio-political influence on cultural identity in Canada: Implications for cross-cultural communication in English. *English Across Cultures, Cultures Across English*, éd. par Ofelia García et Ricardo Otheguy, 161-184. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Pullum, Geoffrey K. 1989. The great Eskimo vocabulary hoax. *Natural Language and Linguistic Theory* 7: 275-281.
- Rankin, Robert L. et al. 2015. *Comparative Siouan Dictionary*. Leipzig: Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology. <http://csd.cldd.org>.
- Rayburn, Alan. 2001. *Naming Canada: Stories about Canadian Place Names*. Toronto: University of Toronto Press.
- Rhodes, Richard A. 2006. Ojibwe language shift: 1600–present. Communication présentée à Historical Linguistics and Hunter-Gatherer Populations in Global Perspective, MPI-EVA Leipzig.
- Rhodes, Richard A. et David J. Costa. 2003. The history of Algonquian number words. *Essays in Algonquian, Catawban, and Siouan Linguistics in Memory of Frank T. Siebert, Jr.*, éd. par Blair Rudes & David J. Costa, 181-215. Winnipeg: Algonquian and Iroquoian Linguistics Memoir 16.
- Rice, Keren. 2012. English in contact: Native American languages. *English Historical Linguistics: An International Handbook, Volume 2*, éd. par Alexander Bergs et Laurel J. Brinton, 1753-1767. Berlin: de Gruyter.
- Ritter, Elizabeth et Martina Wiltschko. 2014. The composition of INFL: An exploration of tense, tenseless languages, and tenseless constructions. *Natural Language and Linguistic Theory* 32: 1331-1386.
- Sasse, Hans-Jürgen. 1992. Theory of language death. *Language Death: Factual and Theoretical Exploration with Special Reference to East Africa*, red. par Matthias Brenzinger, 7-30. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Silver, Shirley et Wick R. Miller. 1997. *American Indian Languages: Cultural and Social Contexts*. Tucson: University of Arizona Press.
- Statistics Canada. 2017. *Proportion of mother tongue responses for various regions in Canada, 2016*. Census. Ottawa: Statistics Canada. <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/dv-vd/lang/index-eng.cfm>
- Strader, Kathleen. 2014. Michif determiner phrases. Mémoire de maîtrise, University of Manitoba.
- Taylor, Allan Ross. 1978. Nonverbal communication in aboriginal North America: The Plains Sign Language. *Aboriginal Sign Languages of the Americas and Australia, Volume 2*, éd. par D. Jean Umiker-Sebeok et Thomas A. Sebeok, 223-244. New York: Plenum.
- Thomason, Sarah. 2000. Linguistic areas and language history. *Languages in Contact*, éd. par Dicky Gilbers, John Nerbonne et Jos Schaecken, 311-327. Amsterdam: Rodopi.
- Thomason, Sarah. 2010. Contact explanations in linguistics. *The Handbook of Language Contact*, éd. par Raymond Hickey, 31-47. Malden, MA: Wiley-Blackwell.
- Tomalin, Marcus. 2011. *“And he knew our language”: Missionary Linguistics on the Pacific Northwest Coast*. Amsterdam: Benjamins.
- Vajda, Edward J. 2010. A Siberian link with Na-Dene languages. *The Dene-Yeniseian Connection*, éd. par J. Kari et B. Potter, 33–99. Fairbanks: University of Alaska.

- Valentine, J. Randolph. 2001. *Nishnaabemwin Reference Grammar*. Toronto: University of Toronto Press.
- Waldie, Ryan. 2012. Evidentiality in Nuu-chah-nulth. Thèse de doctorat, University of British Columbia.
- Wolfart, H. C. 1973. *Plains Cree: A Grammatical Study*. Transactions of the American Philosophical Society, nouvelle série, vol. 63, partie 5, Philadelphia.
- Woolford, Ellen. 2008. Active-stative agreement in Lakota: Person and number alignment and portmanteau formation. Manuscrit, University of Massachusetts.
- Wurm, Stephen A. (éd.) 2001. *Atlas of the World's Languages in Danger of Disappearing*. Paris: UNESCO.
- Wurm, Stephen A, Peter Mühlhäusler et Darrell T. Tryon (éd.). 1996. *Atlas of Languages of Intercultural Communication in the Pacific, Asia, and the Americas, Volume I*. Berlin: Mouton de Gruyter.